

2. Marie soutien de l'église à la fin des temps

Un lieu colinien.

Nous l'avons déjà fait remarquer : la parole mariale du Puy – du moins telle que le P. Colin l'a retenue – s'exprime en deux volets. Selon la première partie du dyptique, Marie se dit le soutien de l'église naissante ; mais on ne reste pas là. Tout de suite nous sommes projetés vers l'avenir, où se situe le véritable poids de la phrase. Ainsi, pour revisiter un texte que nous avons déjà étudié, ES 4,1 : « La sainte Vierge a dit : 'J'ai été le soutien de l'église naissante ; je le serai aussi à la fin des temps : mon sein s'ouvrira à tous ceux qui voudront y entrer.' »

C'est là, au deuxième volet, le point du dicton. Or, si « ces mots ont présidé aux premiers commencements de la Société » (cf. ES 4,2), c'est moins pour conserver un souvenir des origines du christianisme, que pour être prêts à accueillir l'intervention future de Marie et à y collaborer. De même Colin, ES 116,7 : « Messieurs, ce n'est pas sans un grand mystère que Notre-Seigneur laissa la sainte Vierge sur la terre après son Ascension. Les apôtres en avaient besoin afin qu'elle dirigeât et qu'elle fût, en quelque sorte, la fondatrice de l'Eglise. A la fin des temps, sa protection éclatera d'une manière encore plus grande. Les apôtres ont eu leurs raisons de ne pas l'apprendre au monde, mais sa main se fera encore mieux sentir que dans les commencements. »

Marie fera encore 'plus' à la fin qu'au début, car il y en aura plus besoin. Je cite ES 117,3 (1846) : « Et la sainte Vierge qui fit alors (en l'église primitive) de si grandes choses, en fera encore des plus grandes à la fin des temps, parce que le genre humain sera plus malade. » En effet le genre humain est déjà malade : ES 152,1 « Il faut avouer que les temps sont bien mauvais : l'humanité est bien malade. Elle aura besoin d'un grand secours à la fin des temps. C'est la sainte Vierge qui le donnera. » « Les temps sont mauvais » : Colin cite – sans doute en toute connaissance – Ep 5,16. Nous sommes en l'an 1848, et les événements contemporains semblent mériter la citation paulinienne. Mais le Fondateur vit depuis toujours avec le sentiment plus ou moins permanent que les temps sont mauvais, tellement mauvais qu'ils peuvent très bien signaler la fin des temps. On remarque quand même chez Colin un certain décalage, exprimé dans le jeu verbal, entre les temps présents – si mauvais qu'ils soient – et la fin qui est encore à venir : « l'humanité *est* bien malade. Elle *aura* besoin d'un grand secours à la fin des temps. »

Il est vraisemblable que Jean-Claude Colin croie au plus profond de son âme que la fin des temps s'approche déjà de très près. Le 25 septembre, 1844, Mayet lui fait cette remarque (ES 4,2) : « Il semble que les prodiges si multipliés que fait la sainte Vierge présagent la fin du monde, car la dévotion à Marie est ordinairement la dernière ressource qu'emploie la providence quand elle veut ramener un pécheur. » Nous avons vu la réponse de Colin : « Eh oui : *J'ai été le soutien de l'église naissante ; je le serai aussi à la fin des temps...* ces mots ont présidé aux premiers commencements de la Société. » Néanmoins, devant les maristes il s'exprime avec sa prudence habituelle :

ES 160,7 : « Les temps sont mauvais (1848), mais Marie qui a consolé, protégé, sauvé l'Eglise naissante, la sauvera dans les derniers temps. Je ne veux pas assurer que la fin des temps soit déjà arrivée – elle le sera du reste bientôt pour nous – mais quand on a lu, médité ces paroles : 'Croyez-vous que lorsque le fils de l'homme viendra, il trouvera un peu de foi dans le monde?', on en voit si peu, si peu, de nos jours, qu'on ne peut s'empêcher de craindre. » Autrement dit, quand il contemple la situation actuelle, le Fondateur pense spontanément à cette expression de l'épître aux Ephésiens que nous venons de voir, et à la parole de Jésus en Luc 18,8 et il en fait l'inférence : nous entrons déjà dans les derniers temps. Cependant, il ne veut pas « assurer que la fin des temps soit arrivée », même s'il rappelle que pour chacun arrivera bientôt une fin des temps personnelle. En tout cas, son propos n'est pas d'annoncer la fin du monde mais plutôt de déclarer le rôle de Marie à la fin, le rôle également des maristes comme ses instruments. Le P. Colin poursuit dans le même numéro des ES :

« Marie se servira de nous ses enfants : rendons-nous en dignes ; par nous elle luttera contre le démon et le monde, par nous elle vaincra, si nous nous mettons à même par la pureté de notre vie, l'innocence de notre cœur, de mériter ses grâces et ses faveurs. »

Jean Coste commente plus d'une fois ces sentiments de Colin, notamment dans 'Analyse', FN 3,3 (1996) 225-244. Selon lui (p. 235) la pensée de Colin sur l'église naissante et sur la fin des temps « n'apparaît pas en dépendance systématique et exclusive » des formules « j'étais le soutien ... » etc. ; encore, p. 243 : « Si la formule est de Courveille, le contenu est de Colin et coïncide avec le meilleur de son intuition apostolique. » Cette pensée de Colin sur la fin des temps, Coste la résume en cinq points, qui peuvent nous servir comme des repères.

1. Le rôle de Marie (p. 235) : la conviction que Marie 'sauvera l'église dans les derniers temps' (ES 160,7), même qu'elle fera 'plus' à la fin qu'au début (ainsi ES 116,7), car il y en aura plus besoin.

2. Le rôle de la Société de Marie (p. 236) : « A cette persuasion s'en ajoute immédiatement une autre : ce rôle spécial que Marie doit jouer à la fin des temps est prévu aussi pour la Société qu'elle a choisie et qui porte son nom » (ainsi ES 143,2 ; 160,7).

3. Qu'entendre chez Colin par « fin des temps » ?

Une première série de déclarations de Colin nous présente la fin comme une réalité encore à venir, mais déjà proche. La base d'une telle conviction est très clairement indiquée. C'est une confrontation entre ce que le fondateur a sous les yeux et deux textes évangéliques relatifs à la fin : Luc 18,8 (le peu de foi), et Mathieu 24,24 (les signes) (pp. 237-238).

En revanche, le P. Colin ne compte pas les jours. Coste cite le P. David (OM 886,2) : « Quant à l'époque plus ou moins rapprochée (de la fin des temps), je n'ai jamais compris qu'il (Colin) ait reçu des lumières particulières. » Coste fait remarquer les répugnances de Colin envers le secret de la Salette, auquel un Léon Bloy accordera tant d'importance, et en conclut : « Colin s'exprimait donc fort librement selon les cas, sans référence à un calcul fixé » (p. 239).

Selon d'autres expressions du Fondateur, on est déjà dans les derniers temps. Coste en commente fort judicieusement : « Autrement dit, si d'un côté la fin des temps est encore à venir, d'un autre elle est déjà là. A ce point on ne peut éviter de songer à ce que Colin trouvait dans le Nouveau Testament lui-même sur le royaume de Dieu, qui est proche, qui est déjà là » (p. 240).

4. La fin des temps fournit une clé de lecture d'un temps donné (pp. 240-241). « La référence eschatologique, dégagée ainsi de toute supputation gratuite sur l'avenir, se ramène au fond à une clé de lecture de l'époque dans laquelle on vit, une invitation à ne pas s'installer en elle, mais à en sentir toute la précarité. C'est dans cette ligne que sont à situer les nombreuses paroles de Colin qui mettent en rapport son temps avec la fin des temps. »

5. Le nom de la Société de Marie a été réservé aux derniers temps (cf. ES 118,2 ; pp. 241-242).

L'eschatologie de Jean-Claude Colin.

Colin donc trouve des signes plausibles de la fin dans les événements de sa propre époque : le « peu de foi », aussi les interventions de Marie ; mais il n'y insiste pas. Son intention n'est pas d'annoncer la fin subite du monde, même pour précipiter des conversions, mais de préparer l'église de la fin des temps. En plus, il n'évoque pas une intervention de Marie à la fin des temps pour protéger les fidèles contre les malheurs d'une catastrophe

universelle, mais plutôt pour « soutenir » l'église comme elle l'a fait au début. En dernière analyse, l'accent affectif chez Colin n'est pas placé sur la peur mais plutôt sur l'encouragement.

Or, j'imagine que l'eschatologie de Jean-Claude Colin ait gêné plus d'un mariste, et déjà depuis la deuxième génération, qui n'a pas partagé les enthousiasmes des premiers aspirants. Cette gêne est triple. La première est la gêne qui afflige l'esprit du chrétien moderne qui ne veut pas entendre parler de l'eschatologie – du moins, en dehors d'un contexte théorique suffisamment distant : on y croyait au 1^{er} siècle ; on ne peut plus y croire aujourd'hui, tout cela est du fanatisme. Le P. Edwin Keel – un auteur mariste qui a confronté l'eschatologie colinienne – a fait remarquer fort à propos que « l'ironie du sort veut pourtant que notre temps soit le premier pour lequel la fin imminente de l'histoire humaine n'est plus métaphore, mais possibilité concrète et démontrable » ('L'œuvre de Marie à la fin des temps', FN 1,4 (1991) 445-460, p. 446).

Ailleurs, dans un deuxième article ('On Colin and the Telling of Time' (Colloque mariste 1992), FN 3,3 (1996) 338-357), le P. Keel cite le théologien J.-B. Metz (p. 339) : « Suivre le Christ, ce n'est pas quelque chose qui puisse être vécue sans l'idée de la parousie, sans attendre son retour... Nous chrétiens présentons au monde un spectacle bien triste : des gens qui parlent de l'espérance, mais qui en réalité n'attendent plus rien. »

Une deuxième gêne peut venir du côté du rôle prévu de Marie : même si on croit que le monde va vers sa fin, peut-on y assigner un rôle spécial réservé à la sainte Vierge ? Jésus a parlé de sa venue à la fin des temps. Cela serait une surenchère gratuite d'y évoquer une intervention mariale. Le troisième élément qui risque de nous gêner, c'est l'idée d'associer la Société de Marie de façon particulière à la fin du monde. Qu'il nous suffise de faire notre travail « sous le nom de Marie » sans rêver à la parousie !

Levons le défi de prendre au sérieux l'eschatologie d'un Colin – et de la Bible. Il y a encore quelque chose à venir : une ultime intervention divine à l'histoire du monde. Pour en parler, la Bible se sert d'un langage symbolique : jugement final, victoire sur le Mal (ou sur le Mauvais), nouvelle création. Cette dernière idée a occasionné les images troublantes du démantèlement de la création (étoiles qui tombent, soleil et lune qui s'obscurcissent) ; cependant, c'est là plutôt le prélude à la création d'une « nouvelle terre » et d'un « nouveau ciel ». Pour cette raison, on peut appeler la catastrophe finale plutôt une « eucatastrophe » - pour employer le néologisme monnayé par J.R.R. Tolkien. C'est de cette façon – comme une catastrophe qui se tourne vers le mieux – que le Nouveau Testament nous invite à penser la fin des temps ; ainsi 2 Pi 2,6 ; Lc 21,25-33. Selon la révélation judéo-chrétienne, cette

euca catastrophe sera le moment culminant de toute l'histoire humaine. Quant aux deuxième et troisième gènes, le P. Keel pose cette question provocatrice : « Si nous retrouvions la vigueur eschatologique de la foi de Colin, pourrions-nous faire une contribution mariste cruciale à l'église de nos temps ? »

La parousie du Christ.

Une porte d'entrée en la matière s'offre à nous en la contemplation de l'ascension du Christ (voir 'Approches bibliques', FN 3,4 (1996) 544-554). Il faut l'admettre : l'ascension ne retient pas beaucoup l'attention des exégètes et des théologiens d'aujourd'hui. Au total, ils auraient tendance à la regarder comme un simple aspect de la résurrection de notre Seigneur, la coda, en quelque sorte, d'un mouvement dont les thèmes ont déjà été exposés et développés. C'est pourquoi il est important de fixer notre attention sur l'épisode de l'ascension dans le Nouveau Testament ; nous verrons qu'elle est présentée non pas comme un supplément à la résurrection, mais comme son point culminant : Jésus est ressuscité d'entre les morts *afin* qu'il puisse être exalté à la droite du Père.

L'ascension du Christ est un épisode propre à Luc, bien qu'implicitement il en soit fait mention ailleurs dans le Nouveau Testament, particulièrement en Jean 20,17. Saint Luc, en effet, raconte deux fois l'ascension : à la fin de son évangile et au commencement des Actes des Apôtres. Dans les deux cas, il la raconte un peu différemment, soulignant des aspects différents du sens de l'événement. Nous allons réfléchir ici sur le récit dans les Actes, où l'ascension de Jésus est essentiellement liée à sa parousie, son retour à la fin des temps.

Actes 1,6-12 commence par une question posée à Jésus par ses disciples : « Seigneur, est-ce maintenant le temps où tu vas rétablir le royaume pour Israël ? » La question exprime l'attente de nombreux Juifs : Dieu était sur le point de faire se lever un libérateur pour restaurer l'indépendance d'Israël. Or, les disciples de Jésus espéraient que c'était lui que Dieu avait choisi, mais sa mort sur la croix semblait mettre fin à leurs espoirs. Ces espoirs et leur déception sont exprimés de façon saisissante dans le dialogue entre l'Inconnu et les deux disciples sur le chemin d'Emmaüs (cf. Lc 24,19-24). Pourtant, Jésus, par son retour du tombeau, a prouvé qu'il est malgré tout l'envoyé de Dieu ; il est donc certainement le libérateur attendu. Est-ce à présent qu'il va réaliser la grande œuvre de la libération nationale ? Jésus ne répond pas directement à cette question, mais il commence par leur dire qu'ils n'ont pas à connaître les temps et les moments que le Père a fixés de sa propre autorité. Puis il oriente les esprits de ses disciples vers quelque chose qui va leur arriver

incessamment, la descente de l'Esprit-Saint, et sur la tâche qui les attend : « A ces mots, sous leurs yeux, il fut enlevé vers le ciel et une nuée vint le soustraire à leur regard. »

Tout familier de l'Ancien Testament, à la lecture ou à l'écoute de ce récit de l'ascension de Jésus, se sera souvenu irrésistiblement d'un autre personnage qui fut enlevé au ciel. Ce fut le prophète Elie, dont le récit de l'ascension ou de l'assomption en 2 Rois 2,1-18 est à l'arrière plan du récit des Actes. Le parallèle est clair dans la structure générale des deux récits et jusqu'à une citation directe de la phrase « il fut enlevé vers le ciel. » Jésus est ici présenté comme un nouvel Elie (ailleurs dans le Nouveau Testament, on dit cela de Jean le Baptiste, mais c'est une autre histoire.) Or, les Juifs du temps de Jésus croyaient qu'Elie allait revenir sur terre pour préparer le peuple de Dieu en vue du dernier jour. Cette attente est exprimée en Malachie 3,23-24 : « Voici que je vais vous envoyer Elie, le prophète, avant que ne vienne le Jour du Seigneur, jour grand et redoutable. Il ramènera le cœur des pères vers leurs fils, celui des fils vers leurs pères, pour que je ne vienne pas frapper la terre d'interdit. » Il est donc hautement significatif que dans le récit de l'ascension d'Actes 1,10-11, deux hommes en vêtements blancs (des anges) disent aux apôtres qui regardent : « Ce Jésus qui vous a été enlevé pour le ciel viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en aller vers le ciel. »

Alors Jésus, tout comme Elie, est enlevé au ciel, d'où il reviendra préparer le peuple de Dieu en vue du jour du Seigneur. Cette même attente est exprimée dans les Actes par Pierre quand il déclare à la foule : « Convertissez-vous donc et revenez à Dieu, afin que vos péchés soient effacés : ainsi viendront les moments de fraîcheur accordés par le Seigneur quand il enverra le Christ qui vous est destiné, Jésus que le ciel doit accueillir jusqu'au rétablissement de tout ce dont Dieu a parlé » (Ac 3,19-21). Dans la pensée de Pierre, l'ascension de Jésus est orientée vers son retour : il est monté au ciel justement pour y être gardé en réserve, pour ainsi dire, jusqu'au moment destiné où Dieu l'enverra comme Messie pour tout rétablir. Selon la logique implicite en la référence au retour d'Elie, ce « rétablissement » est essentiellement la restauration de l'unité des hommes entre eux et avec Dieu.

Marie à la fin des temps.

Et Marie ? Comment Marie va-t-elle « soutenir » l'église à la fin des temps ?

Un auteur qui se rapproche de l'idée colinienne d'une intervention particulière de Marie à la fin des temps est le théologien russe orthodoxe Serge Boulgakov (voir 'Approches

bibliques', p. 545). Dans son ouvrage publié en français sous le titre *L'épouse de l'agneau*, Boulgakov n'hésite pas à utiliser l'expression « parousie mariale », qui, selon lui, n'arrivera pas plus tard que celle du Christ, et même avant : « Restée dans le monde après l'Ascension, seule, pour ainsi dire, sans son Fils, la Mère pourrait seule encore *anticiper* son avènement, si cela était nécessaire pour l'humanité qui a besoin de la vision de sa face qui lui attendrit le cœur. » Les apparitions mariales sont pour Boulgakov les preuves de la constante présence de Marie au monde. Il poursuit : « En raison de ce rapprochement général du ciel par rapport au monde, qui précède la Parousie, une manifestation particulière de la Mère de Dieu, préalable à l'Avènement, devient concevable. » L'auteur évoque alors la vision de l'Apocalypse (21-22) : « Et (l'ange) me dit : 'Viens, je te montrerai la fiancée, l'épouse de l'Agneau.' Et il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la grande cité, la sainte Jérusalem, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu. » Et Boulgakov de continuer : « Ce langage symbolique utilisé par le Visionnaire des mystères n'a-t-il pas trait à l'apparition dans le monde de la Fiancée pneumatophore (porteuse de l'Esprit) qui aplanit les voies du Seigneur ? » Je voudrais attirer votre attention sur l'application à Marie, chez Boulgakov, de l'image de la cité de Dieu descendant du ciel (Ap 21), image qui joue un rôle déterminant dans la pensée de Marie d'Agreda et lui fournit le titre de son ouvrage.

Quoique Boulgakov admette que l'Écriture n'a rien à dire de la participation de Marie à la parousie du Christ, il cite le témoignage de la tradition exprimée par l'iconographie byzantine et russe du jugement dernier, où Marie est toujours représentée à la droite de son Fils. (On pourrait faire la même remarque au sujet de l'iconographie occidentale.)

Dans son article 'Marie dans l'église naissante et à la fin des temps', le P. Coste exprime le point de vue que « les réflexions contemporaines sur Marie et l'Église atteindront peut-être leur pleine stature lorsque, à la lumière du dogme (de l'assomption) et des perspectives nouvelles de la théologie biblique, on aura su dégager clairement les répercussions eschatologiques de la mission unique de la Vierge dans le dessein de Dieu » (ActaSM, 6, p. 188). Je propose justement de reprendre cet aperçu de Coste, en comprenant l'assomption de Marie à la lumière du récit de l'ascension de Jésus dans les Actes. Quand on considère le parallèle entre ces deux événements, on arrive à cette conclusion : si Marie a été enlevée au ciel, c'est pour revenir du ciel à la fin des temps. Ce n'est pas là, je le concède, la façon habituelle de concevoir le dogme de l'assomption. Néanmoins, je pense que c'est une façon légitime d'interpréter les « répercussions eschatologiques de la mission unique de la Vierge dans le dessein de Dieu ». Cela correspond aux intuitions du P. Colin et aussi à celles de Serge Boulgakov, qui décrit la Vierge comme « la Fiancée pneumatophore qui aplanit les

voies du Seigneur » - allusion évidente à Is 40,3, qui est appliqué dans le Nouveau Testament à Jean-Baptiste.

Si l'assomption de Marie, comprise à la lumière des Actes 1,6-12, nous autorise à parler de « parousie mariale », que pouvons-nous dire de plus sur le retour de Marie ? Quand Marie reviendra, que fera-t-elle ? Rappelons-nous que, selon la prophétie de Malachie, Elie – le prototype de Jésus monté au ciel et de Marie enlevée dans le ciel – viendra avant le jour du Seigneur. Pour préparer le peuple à la venue de Dieu et pour détourner la malédiction divine, Elie « tournera le cœur des pères vers leurs enfants et le cœur des enfants vers leur père. » Nous pourrions conjecturer que le rôle de Marie à son retour sera de préparer, avec son Fils, le peuple de Dieu à la venue divine, et que ce rôle consistera à réconcilier les enfants de Dieu entre eux, en sorte qu'ils soient vraiment la famille de Dieu. On peut faire encore un pas en avant : si c'est là le rôle de Marie à la fin des temps – réconcilier les enfants de Dieu entre eux – c'est bien aussi le rôle de la Société de Marie.

A la recherche du temps présent.

Nous avons considéré l'église naissante et l'église des derniers temps. Comment donc regarder l'église du temps présent ? Comment regarder – des yeux de Jean-Claude Colin - le moment de l'histoire où nous vivons ?

Le P. Edwin Keel, qui commente la fameuse parole mariale du Puy aux deux volets, fait la remarque suivante (FN 1,4, p. 445): « La problématique de l'expression que nous voulons interpréter vient du fait que le temps présent n'y figure pas : il n'y est fait référence qu'au passé de l'Eglise naissante et à la fin future du temps. L'expression s'adresse pourtant à des gens qui ne se trouvent eux-mêmes à aucun de ces deux points terminaux, mais quelque part entre eux. Nous sommes tentés de résoudre l'apparente anomalie en réduisant simplement 'la fin des temps' à 'notre temps', comme s'il s'agissait simplement pour Marie d'être présente maintenant. Ou encore nous essayons d'insérer le présent, en complétant le texte : 'Marie a été le soutien de l'Eglise naissante, elle est son soutien aujourd'hui, et elle sera jusqu'à la fin des temps.' Mais cela fait du texte une méditation sur l'activité constante de Marie dans l'Eglise, émousse le caractère prophétique de son intervention à ce moment particulier de l'histoire et réduit la 'fin des temps' à une simple limite temporelle, à une conclusion de l'activité incessante de Marie en faveur du peuple de Dieu en ce monde. »

Il est effectivement séduisant de considérer le temps présent comme le milieu entre le passé et le futur, selon un schéma triparti. Alors, l'œuvre de Marie dans l'église d'aujourd'hui

se présenterait comme la suite de ce qu'elle a fait au commencement et qu'elle a promis de continuer jusqu'à la fin : Marie était le soutien de l'église naissante ; elle le sera encore à la fin des temps ; elle est donc le soutien de l'église de maintenant où elle se sert des maristes pour accomplir son œuvre. C'est à peu près ce que le Chapitre de 1969-70 a dit dans sa déclaration *Maristes et monde d'aujourd'hui*, sur « Le mystère de Marie dans l'église » (n. 127) : « Marie est présente à l'Eglise naissante : elle en est l'âme et le soutien, bien qu'elle n'occupe aucune position de prestige et reste cachée. Cette présence fait découvrir au P. Colin quelle place pourrait tenir dans l'Eglise, surtout des temps de crise, une société portant le nom de Marie. » Le même numéro continue quelques lignes plus bas : « Vatican II a opéré une prise de conscience analogue, à un niveau théologique et pour toute l'Eglise, lorsqu'il montre cette Eglise approfondissant, en regardant Marie, l'intelligence de son être et de sa mission. » Dans ce texte – qui a un intérêt indéniable – la référence proprement eschatologique a cependant disparu, où plutôt a été traduite par la référence aux « temps de crise ». De façon similaire, les Constitutions actuelles (n. 5) parlent du « désir de Marie d'être, par l'intermédiaire des Maristes, le soutien de l'église en ces temps troublés ; comme elle l'a toujours été depuis la Pentecôte. »

Au contraire, pour Colin l'histoire ne se déroule pas en trois moments – passé, présent, futur - mais en deux seulement – le passé et le futur-déjà-commençant. Non, en dernière analyse, il n'y a peut-être pour Colin que cet « à venir », car la fin sera comme le commencement, et l'utopie de l'église naissante s'efforce de se réaliser en la parousie. Un très grand poète anglo-américain du 20^e siècle l'a dit : « Temps présent et temps passé / Sont peut-être présents ensemble en temps futur / Et temps futur contenu en temps passé » (T.S. Eliot, *Burnt Norton*).

Il est propre à Colin de « lire » son siècle, non pas simplement comme des temps de crise, mais comme étant déjà des derniers temps. Il faut y ajouter tout de suite, bien entendu, qu'il ne pensait pas – en tout cas, ce n'était pas sa pensée habituelle et caractéristique – que le monde allait nécessairement finir bientôt (même s'il voyait plus de signes de l'approche de la fin après 1848 !). C'est tout comme pour l'eschatologie du Nouveau Testament, comme Coste l'a fort bien fait remarquer : le royaume de Dieu est « proche », même il est « déjà là », bien qu'il ne soit « pas encore arrivé ». Pour Colin aussi, le « proche » est plus près d'un « déjà là », bien qu'on ne sache pas les « temps et les moments que le Père a fixés par sa propre autorité » (cf. Ac 1,7). Autrement dit, si Marie agit maintenant dans l'église, si elle « désire ... qu'il y ait une société qui lui soit consacrée, qui porte son nom » (cf. OM 718,5), c'est parce qu'elle veut être « le soutien de l'église à la fin des temps » (Colin a « entendu »

ainsi la parole que rappellera Courveille comme se référant à « ces derniers temps d'impiété et d'incrédulité »).

Colin se situe ainsi dans la ligne classique du Nouveau Testament, où il s'agit de vivre *maintenant* comme si on vivait dans les tout derniers temps, sans nécessairement penser qu'on y est au sens le plus littéral des termes. Prenons comme exemple saint Paul. Il peut écrire aux chrétiens de Corinthe : « Voici ce que je dis, frères: le temps est écourté. Désormais, que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'en avaient pas, ceux qui pleurent comme s'ils ne pleuraient pas, ceux qui se réjouissent comme s'ils ne se réjouissaient pas, ceux qui achètent comme s'ils ne possédaient pas, ceux qui tirent profit de ce monde comme s'ils n'en profitaient pas vraiment. Car la figure de ce monde passe » (1 Co 7,29-31). Cependant le même apôtre n'interdit pas à ses disciples de se marier ou de procréer des enfants sous prétexte que le monde va bientôt terminer. Les chrétiens continuent à acheter et à vendre, à travailler et à gérer leurs affaires. Néanmoins, vivre en chrétien, c'est vivre comme on devra vivre dans les tout derniers temps, selon les valeurs qui seront alors évidentes. C'est là vivre en mariste – avec en plus l'assurance du « soutien » de Marie pour l'église.

Que faire alors ?

Que faire alors en ces temps qui sont les nôtres ? Quel est la tâche qui nous échoue à nous maristes en tant qu'instruments de la sainte Vierge et donc des miséricordes divines ?

Nous avons vu dans la pensée du P. Colin le lien structural entre le commencement et la fin, jusqu'au point qu'il ne parle jamais de l'un sans l'autre : Marie sera le soutien de l'église à la fin des temps *comme* elle l'a été de l'église naissante, et même davantage. Or, nous l'avons vu, le rôle de Marie dans l'église naissante, tel qu'il se dégage de Actes 1,14, a consisté surtout à réconcilier entre eux et à unir les groupes disparates qui existaient dans l'église. Je suggérais il y a quelques instants que, si l'on s'engage dans la ligne de Malachie 3,23-24, le rôle de Marie à la fin des temps consistera à réconcilier et à unir la famille de Dieu. Réconcilier et unir, à la fin comme au commencement. Cela rejoint une des intuitions principales du P. Colin: comme les premiers fidèles, les maristes doivent être « un cœur et une âme ». En plus, ils sont appelés à reproduire cette même union de cœur et d'âme dans l'église de l'avenir, « de telle sorte que, à la fin des temps tout comme au début, tous les fidèles soient, Dieu aidant, *un seul cœur et une seule âme* dans le sein de la même Eglise romaine et que tous, marchant d'une manière digne de Dieu sous la conduite de Marie,

puissent atteindre à la vie éternelle » (Summarium, 1833, s, 109). Et Coste de commenter ('Analyse', FN 3,3, p. 230) : (Dans ce texte) « qui remonte sans doute à la règle de Cerdon ... Colin fait du *Cor unum* le trait qui caractérisera le peuple des derniers temps comme celui des premiers jours. »

Pouvons-nous dire que c'est en réconciliant et unissant la famille de Dieu pour préparer sa venue que les maristes sont appelés à participer à la mission eschatologique de Marie, à son « œuvre », d'être le soutien de l'église de la fin des temps comme elle l'a été de l'église naissante ? Si oui, ça nous donnera des indications claires pour notre choix d'apostolats et pour la perspective dans laquelle nous allons les accomplir.